

Denis  
Humbert

Les  
demi-frères

ROMAN

PRESSES DE LA CITÉ

024964886

823

Denis Humbert

LES DEMI-FRÈRES

Roman

Production Jeunesse Balland  
Roman Terres de France

D4  
2000  
37011

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*La Malvialle*  
*Un si joli village*  
*La Rouvraie*  
*La Dent du loup*  
*L'Arbre à poules*

D e n i s   H u m b e r t

# LES DEMI-FRÈRES

*Roman*

*Production Jeannine Balland*  
Romans Terres de France



Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Presses de la Cité, 1999

ISBN 2-258-05005-7







Il avait plu pendant trois jours. Une pluie fine, froide et continue, qui avait imbibé le sol du sous-bois jusqu'à saturation. Le vent par instants agitait la cime des hêtres, et des gouttes cascadaient en claquant sur les feuilles avant de s'écraser sur la terre détrempée. Un mauvais temps d'automne, un peu précoce, à en croire les statistiques.

Ils s'étaient arrêtés à proximité du mur d'enceinte. Leur tenue sombre avait des airs d'uniforme sans que l'on puisse y associer le nom d'une armée quelconque, fût-elle étrangère. A peine visibles sur le fond de pierres grises recouvertes de mousse et de lierre, les deux hommes ne parlaient pas, ne bougeaient pas. S'il venait ce soir, il se fauflerait comme d'habitude par la brèche ouverte d'un éboulement que personne n'avait jugé utile de reboucher. Depuis des siècles, semblait-il. Il n'y avait qu'à attendre...

Appuyé contre un tronc, Maurice se pencha pour inspecter ses bottes dont le cuir noir briqué avec tant de soin le matin même était maintenant constellé de giclées boueuses. Une moue dégoûtée déforma les



## *Les demi-frères*

traits sans charme de son visage. Des bottes à plus de mille balles. Une honte... Une bouffée de rage incontrôlable lui vrilla le bas-ventre. Plus encore que la pluie, Maurice détestait la boue qui suinte le long des chemins, visqueuse et sournoise, collante sous les semelles. Maurice détestait beaucoup de choses.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

Le garde avait sorti un mouchoir de la poche de sa veste. Il s'efforçait en pure perte d'essuyer les souillures qui maculaient le cuir. Il se redressa en souriant.

— La propreté, Franck !... La propreté.

L'autre haussa les épaules. Depuis qu'ils faisaient équipe, Franck ressentait souvent cette sorte de malaise, cette impression que son collègue n'était pas comme tout le monde. Il avait déjà côtoyé des types un peu fêlés, des maniaques, mais celui-là était suffisamment imprévisible pour devenir inquiétant.

Sans cesser de sourire, Maurice repliait soigneusement le mouchoir.

— Toujours nickel !... Propre sur soi et pareil à l'intérieur. Tu comprends ça, mon p'tit Franck ?

Du revers de la main il lui balaya l'épaule comme pour en chasser d'invisibles miasmes. Le dénommé Franck ne put réprimer un mouvement de recul. Dingue. Ce type-là était complètement dingue.

A nouveau muets, ils reprirent leur faction. Vingt mètres plus bas, on entendait le crépitement liquide de la cascade. De plagnoles en ressauts, épousant les fantaisies du relief, les eaux luisantes et gonflées du ruisseau glissaient vers le fond de la vallée. Il n'allait

## *Les demi-frères*

plus tarder. C'était « son » heure. Le bon moment pour le coup du soir.

Il l'aurait bien cherché. Les sommations d'usage avaient été formulées dans les règles ; il devait comprendre qu'on ne peut pas toujours impunément violer la propriété d'autrui. Maurice n'éprouvait rien, sinon la perspective reconfortante de pouvoir enfin justifier son salaire. C'était un travail comme un autre.

Monsieur Paul avait dit : « nuisible ». On ne pouvait être plus clair. Maurice et Franck savaient comment on doit se comporter avec les individus jugés « nuisibles ». En règle générale, les deux collègues ne se posaient d'ailleurs que très peu de questions. Ils se considéraient comme des employés, des subalternes efficaces, dont la vocation première était l'obéissance.

Maurice aimait son métier. La protection des biens et des personnes était une activité estimable. Tant pis pour ceux qui refusaient de le comprendre. Agent de sécurité, vigile, garde, autant de titres qui sonnaient joliment à ses oreilles. La carrière militaire aurait offert sans doute plus de prestige, mais les conflits se faisaient rares et lointains depuis quelque temps. La perspective de tirer sa flemme pendant quinze ans au fond d'une caserne avait tempéré son enthousiasme. Il n'avait pas remplié. La fonction qu'il occupait désormais lui semblait la seule susceptible de s'accorder avec ce qu'il croyait être son idéal, sa vision du monde. L'ordre, le respect de la force et de l'autorité, le sens du devoir au service d'une morale de plus en plus bafouée dans cette

## *Les demi-frères*

époque de décadence, où la pourriture et le vice avançaient à visage découvert, où les pédés, les clo-dos, les drogués et les macaques pullulaient comme des mouches... Mais attention ! Le jour viendrait où les vrais patriotes allaient se réveiller. Et ce jour était peut-être plus proche qu'on n'aurait pu le penser.

C'est ce qu'avait dit le type, l'autre jour, à la tribune : « Encore un peu de patience... » Ils n'avaient qu'à bien se tenir, tous ces feignants repus, ces mauviettes qui se croyaient à l'abri derrière leurs livrets de la Caisse d'épargne et leurs primes d'allocations familiales, ils allaient comprendre leur douleur !...

Avec un peu de chance, dans une demi-heure, l'affaire serait bouclée. Ce vieux braco était une aubaine, une bonne occasion de ranimer cette campagne somnolente. Monsieur Paul avait beau être un patron plutôt sympathique, Maurice vivait sa mise au vert comme un blâme. Une forme de réprobation tacite et presque injuste. Il se sentait l'âme d'une personne déplacée, loin des cités de brique et du ciel plombé de sa ville du Nord.

Après les affrontements qui avaient accompagné les meetings électoraux du début de l'année, on lui avait trouvé cette planque, plus proche et presque aussi sûre qu'un continent lointain : « Il vaut mieux que tu te fasses oublier pendant quelque temps ; ça te dirait de visiter le Massif central ?... » Il n'avait pas vraiment eu le choix. Mais, après six mois passés dans ces montagnes désertes, l'inaction commençait à lui peser. Il voulait montrer sa bonne volonté et leur faire comprendre qu'il méritait mieux que cet exil auvergnat. Et puis, après tout, était-ce vraiment

## *Les demi-frères*

de sa faute si ce con d'Arabe ne savait pas nager ? Comment aurait-il pu deviner ?...

— Tu sais pas, Franck ?

— Quoi ?...

— Tu vas me le laisser.

— Comment ça ?

— J'ai des fourmis plein les doigts. Une boule de nerfs... J'ai besoin de me défouler. Je vais m'en occuper... Tout seul.

Les poings levés et la tête inclinée sur l'épaule, Maurice se mit à sautiller d'un pied sur l'autre. Il tournait autour d'un arbre dont il fit mine de boxer le tronc.

— Je vais me le faire, tu entends ? Et toi, tu regardes, tu prends des notes.

Et toujours ce sourire bizarre qui ne montait pas jusqu'aux yeux et crispait la bouche ouverte comme la gueule d'une fouine empaillée.

— On doit simplement lui faire peur. C'est ce qu'il a dit, non ? Tu vas encore nous attirer des emmerdes !

— Je crains que tu n'aies pas bien lu le bon de commande. On va lui faire passer le goût de la pêche à la ligne, à ce rombier, fais-moi confiance !

Franck ne dit rien. Comme d'habitude. Mais pourquoi l'obligeait-on à travailler avec cette brute débile ? Autant conduire un camion sans volant dont les freins lâchent dans les descentes... Parole, il avait dû manquer quand il était petit... Même lorsque venait son tour d'aller nourrir les chiens !... Même eux, il fallait qu'il les provoque, qu'il les asticote sans

## *Les demi-frères*

raison. Mon Dieu, faites qu'ils l'égorgent un de ces jours !...

— Quoi ?

— Rien. Je n'ai rien dit.

— Ah bon... J'avais cru.

Maurice sembla se perdre dans la contemplation des ongles de sa main gauche. Sans lever les yeux il poursuivit :

— Tu sais pas, Franck ? Le truc, c'est que moi, je sens les choses... Et je sens que tu ne m'aimes pas. Mais tâche de ne pas trop le montrer, ça pourrait se retourner contre toi. D'ailleurs, j'en ai rien à foutre. On n'est pas payés pour se faire des mamours tous les deux... N'est-ce pas, ma petite chatte ?...

Lorsqu'il était dans cet état d'esprit, il valait mieux ne pas répondre. Franck n'eut pas à le faire. Un bruit de pierres roulées venait de se faire entendre et une silhouette malingre se hissait non sans peine au-dessus du pan de mur écroulé. Un vieil homme coiffé d'un bonnet de laine apparut, une canne à pêche dans une main, une besace de toile dans l'autre. Il franchit les derniers obstacles et se mit à descendre le chemin en sifflotant.

Maurice et Franck lui emboîtèrent le pas, vingt mètres en retrait. Trois marcheurs que le beau temps revenu incite à la promenade.

Le vieux semblait ne se douter de rien. Il n'y avait aucune méfiance, aucune hésitation coupable dans sa démarche chaloupée par une arthrose de la hanche à son début.

Alors que son acolyte l'obligeait d'un geste à presser l'allure, Franck se demanda si l'on pouvait

*Les demi-frères*

éprouver une quelconque fierté à tabasser un vieillard.

— Allô... Maître Sinaeghel, s'il vous plaît.

— Qui dois-je annoncer ?

— Dites-lui de la part de Paul. Un ami de province... Il comprendra...

— Allô, Paul ? Qu'est-ce qui me vaut l'honneur ?

— Je crains que nous n'ayons un problème.

— « Nous » ?... Mais comment ça ?

— C'est à propos de la fille.

— ...

— Allô ? Tu es toujours là ?

— Bien sûr... Mais je n'aime pas que tu m'appelles à mon cabinet pour... enfin... merde, qu'est-ce qui se passe ?

— Il semble que quelqu'un soit au courant.

— Sois précis, bon sang ! Il semble ou tu en es sûr ?

— Je ne sais pas. Un vieux qui la connaissait... Il a fait des allusions, il a menacé...

— ...

— Allô ?

— Oui, je t'écoute... Je réfléchis... C'est sérieux, tu penses ?... Parce qu'il ne s'agirait pas de venir me casser les pieds en ce moment pour des broutilles ou de vagues rumeurs... Tu comprends ça, j'espère ?

— Je crois que c'est sérieux.

— Mais que risquons-nous ?... Elle n'a pas... euh... elle n'a pas fait ça chez toi. Personne ne ferait le rapprochement.

## *Les demi-frères*

— Tout de même. A mon avis, il y a un risque.

— Et... tu peux faire quelque chose ?

— Faut voir...

— Eh bien c'est tout vu, mon petit Paul. Tu vas nous arranger ça, et vite. Nous traînons suffisamment de casseroles derrière nous sans que les ploucs de chez toi viennent en accrocher d'autres. Tu fais pour le mieux, et je ne veux plus entendre parler de cette histoire. Le contraire serait néfaste pour tout le monde... Toi y compris ! Au revoir.

Le vieil homme remonta un peu le bonnet sur son front en regardant le torrent. Les eaux étaient « louches », comme il l'avait prévu. La pluie de ces derniers jours avait gonflé le cours du Chavanon. Un peu trop peut-être, mais dans cette cave, sous le rocher en surplomb, il y en avait forcément une belle, une qui ne se donnerait pas à n'importe qui. Elle serait pour lui.

Depuis l'enfance, il était toujours venu pêcher à cet endroit. Pour rien au monde il n'aurait manqué le coup du soir ; pendant toute la saison et même, il devait l'avouer, en dehors de la période légale, il se hâtait vers ce petit plaisir comme une bigote se rend aux vêpres. Dans ce qu'il appelait le dernier quart de sa vie, René, alias « Croquette », n'avait pour tout passe-temps que la chasse et la pêche. Avait-il d'ailleurs connu d'autres plaisirs au cours de son existence ?

Sa dernière prise pesait plus de quatre cents grammes. Une sauvage qui lui avait donné du fil à

## *Les demi-frères*

retordre ; il avait dû descendre dans l'eau jusqu'à la taille pour la remonter sur le bord sans casser sa ligne.

René ne prélevait au ruisseau que ce dont il avait besoin. Deux truites en général, parce qu'il était gourmand ; quelques-unes de plus quand il attendait de la visite ou qu'il devait honorer une dette quelconque. Les autres, il les relâchait après les avoir détachées de l'hameçon de dix, dont il avait pris soin de briser l'ardillon. Pourquoi faire souffrir inutilement celles qui n'étaient pas destinées à finir dans la poêle ? Elles avaient bien le droit de se distraire.

René avançait en effet une théorie selon laquelle les truites elles aussi vivent la pêche comme un sport. Dangereux, certes, mais un sport tout de même. Un jeu où l'homme est l'adversaire, une manière de prouver qu'elles ont du cran alors qu'elles savent pertinemment que l'appât est pendu au bout d'un fil et dissimule un piège mortel. Sans risque, pas de plaisir. René ne se lassait pas d'admirer celles qui, dans un saut périlleux digne des plus grands artistes du trapèze, réussissaient in extremis à se décrocher en l'air. Il applaudissait tandis qu'elles regagnaient leur cache en trois coups de queue qui fendaient l'onde...

Mais, bien sûr, lorsque des idées comme celles-là vous meublent la tête, on a vite fait de vous cataloguer « original ». René ne s'en souciait guère, pas plus que des sourires et des hochements de tête qui accompagnaient ses histoires de chats écrasés, à l'heure de l'apéritif, au café de la Place. « Croyez-moi, quand ils se font avoir la nuit sur les routes,



## *Les demi-frères*

c'est pas parce qu'ils sont éblouis. Non, monsieur !... C'est des concours ; à celui qui traversera le plus près des pare-chocs, au dernier moment... Juste au ras des roues. » Laissant passer un temps pour jauger son auditoire, il ajoutait : « Le chat est joueur, alors que le renard... On n'en voit jamais, des renards écrasés. » Il finissait son verre, le faisait résonner en le claquant sur le comptoir, et s'en allait en lâchant pour conclure : « Et puis les chats, il y en a aussi qui se suicident... Des fois... »

En marchant, René repensait à Marie-Jeanne. Elle aussi avait voulu jouer. Un jeu dangereux où elle ne faisait pas la maille. Elle aussi s'était crue plus forte que tout le monde, plus forte que ces salopards... C'était à cause d'eux, il ne pouvait y avoir d'autre explication... Bien sûr, il n'avait pas de preuves. Mais elle avait passé tout le samedi et même le dimanche au château pour servir ces messieurs. Ce n'était pas sorcier d'imaginer ce qui s'était produit. Salauds de débauchés. Le lendemain, lorsqu'il l'avait croisée, René avait vu les marques sur son visage... Il avait failli lui parler, lui demander de raconter... Mais il y avait renoncé, de peur sans doute d'entendre ce qu'il avait déjà deviné. Ordures... Maintenant il était trop tard. Pauvre gamine...

René essaya de chasser l'image de son esprit. La mort n'est jamais belle ; mais à cet âge... Il secoua la tête et reporta son attention sur les eaux du ruisseau. Il avait choisi une mouche grise, un peu duveteuse, celle qui ressemblait le plus aux insectes qu'il voyait effleurer la surface.

## *Les demi-frères*

Dans la lumière rasante de cette fin de journée, des milliers d'hyménoptères semblaient s'être donné rendez-vous au-dessus du ruisseau. Les truites commençaient à gober. Il avait tout son temps ; ici on n'était pas dérangé par la concurrence. René mouilla le fil en le faisant glisser entre ses lèvres. Il dut tendre un peu les bras et plisser les yeux pour pouvoir faire le nœud et fixer l'esche.

Il avait failli ne pas venir aujourd'hui, il se sentait coupable de continuer comme s'il ne s'était rien passé. Mais à quoi bon... Il finirait par oublier... Il n'y avait pas d'autre solution. Balayer les mauvais souvenirs, ceux qui peuvent vous pourrir la vie, c'était même une de ses spécialités. En y repensant, il ne vit là aucun motif de fierté. Après un soupir, il entreprit de couper l'excédent de nylon avec ses dents.

Ici, c'était « son » coin. Il y était toujours venu et y viendrait encore, jusqu'au jour où il serait incapable de mettre un pied devant l'autre. Ce parcours entre la lisière du bois et la cascade, c'était son jardin secret, son paradis. Et ce crétin de Paul pouvait toujours essayer de l'empêcher d'en jouir !... Qu'il fasse bien attention, celui-là. René s'était fait discret pendant toutes ces années. Bouffé par le remords, et pourtant muet comme une tombe... Mais il ne fallait pas dépasser les bornes... Il arrive un moment où les promesses ne peuvent plus être tenues. Un jour il déballerait tout. Tant pis pour les conséquences... Déjà l'autre soir Paul faisait moins le malin ; il devait commencer à s'affoler... René s'imagina en train de

## *Les demi-frères*

raconter son histoire. Mais le croirait-on?... Rien n'était moins sûr.

Le vieil homme se préparait pour son premier lancer lorsqu'il perçut un mouvement à la limite de son champ de vision. Il se retourna. Le coup de pied l'atteignit juste en dessous des côtes flottantes.

La voiture sembla hésiter et fit deux fois le tour de la place avant de se décider à prendre le chemin qui montait vers le lac. Un touriste probablement ; un étranger en tout cas. Les autochtones ne pilotaient pas ce genre de cabriolet. Même les plus aisés ne se seraient pas autorisés une telle extravagance.

Encore un qui s'était trompé de route. Les vacanciers motorisés ne s'aventuraient que rarement dans ce village. Ici, il n'y avait rien à voir. Seulement des montagnes, de l'herbe, des vaches et des forêts. Pas de quoi faire un détour, pas une curiosité, un monument ou une œuvre d'art propices à l'enthousiasme. L'église avait été entièrement reconstruite après un incendie en 1813 et ce qu'on appelait le « château » n'était qu'une bâtisse un peu plus cossue que la moyenne. Non, franchement, même le lac s'avérait n'être qu'un étang à moitié envasé qui ne méritait guère qu'on s'y intéresse, à moins d'être un spécialiste de l'eutrophisation des plans d'eau et de l'évolution des tourbières... Alors...

Le conducteur s'extirpa du siège baquet de la

## *Les demi-frères*

décapotable garée dans la pente caillouteuse. Il n'y avait aucun bruit, aucun signe trahissant une présence humaine. Il n'avait plus l'habitude.

Dans le pays d'où il arrivait, on ne pouvait faire un pas sans être assailli par des grappes d'enfants qui vous regardaient de leurs grands yeux mornes en tendant la main. Il n'y avait peut-être pas d'enfants dans ce village.

L'homme se massa les reins en grimaçant. « Tu ne rajeunis pas, mon garçon. » Il s'approcha de la ferme, les yeux fixés sur la petite fenêtre à droite de la porte. Les rideaux n'eurent pas le moindre frémissement. Debout au milieu de la cour dans son costume de lin crème, les lunettes de soleil à la main, Louis se sentit soudain ridicule, déplacé. Il regarda ses chaussures, des mocassins anglais que le moindre caillou risquait d'endommager définitivement. Il eut envie de remonter dans la voiture et de quitter cet endroit aussi vite que possible. Il savait qu'il ne le ferait pas. Malgré les apparences, il n'était pas un étranger. Pas tout à fait. Louis s'arrêta et pivota lentement sur lui-même. Trois cent soixante degrés dans les souvenirs.

Les pavés de la cour, le tas de bois sous les bâches lestées de pierres plates, la herse rouillée avec sa selle métallique, la pompe à bras au-dessus de l'abreuvoir, la lucarne de la grange, la petite porte usée qui menait au potager... Rien n'avait bougé, rien n'avait changé. La taille de la maison, peut-être ? Dans ses souvenirs elle paraissait plus haute, plus imposante... Les souvenirs... Mais quels souvenirs ?

Pourquoi faire semblant de s'attendrir, alors que

## *Les demi-frères*

trente-six ans plus tôt il s'était juré de ne jamais remettre les pieds dans ce trou ? Il n'était pas ici en pèlerinage. Chercher refuge au fin fond de ces montagnes n'était sans doute pas la meilleure solution. Mais il était bientôt temps de s'en rendre compte. L'animal traqué se fatigue, s'affole et cherche à revenir au terrier en suivant les coulées familières...

Et maintenant il était là, planté comme un imbécile endimanché au milieu de cette cour vide. Il se revit au même endroit, en galoches et culottes courtes.

« Alors, Louis ! Qu'est-ce que tu fabriques ?... Je t'avais dit de leur boucher le passage. Il te sert à quoi, ton bâton ?... Merde ! Les v'là qui foutent le camp chez la Raymonde. Ah, nom de Dieu ! Tu sais bien que j'peux pas courir, avec ma jambe... Tu vas voir tout à l'heure. T'auras de mes nouvelles. »

Le gamin s'est mis à pleurer. Il a eu peur. Est-ce que quelqu'un peut comprendre ça ? Pourquoi l'oblige-t-on à affronter ces bêtes énormes qui pourraient l'écraser sans même le voir ou l'embrocher au bout de leurs longues cornes ? Pourquoi ne le laisse-t-on pas tranquille ?...

— Vous cherchez quelqu'un, monsieur ?

Louis sursauta et se retourna brusquement. Une femme en tablier gris l'observait avec méfiance depuis le bord du chemin. Louis ne répondit pas. Il se contenta de regarder à nouveau la maison.

— Il est pas là, Croquette, si c'est lui que vous voulez voir. On ne sait pas quand c'est qu'il va revenir, vu qu'il était drôlement mal en point à ce qu'il paraît.

## *Les demi-frères*

La vieille l'observait toujours de ses yeux plissés, nettement inquisiteurs. Elle ne questionnait pas, mais tout dans son attitude montrait qu'elle allait bientôt ameuter le village si le visiteur ne trouvait rien à dire pour justifier sa présence. La grosse voiture et les beaux habits ne l'impressionnaient pas ; les malandrins n'ont pas toujours l'air de ce qu'ils sont. Non mais des fois !...

— Excusez-moi, madame. Je ne suis pas sûr que nous parlions de la même personne. Pourriez-vous me dire où j'ai des chances de trouver monsieur René Roudaire ?

— C'est bien ce que je dis : Croquette. Je ne sais pas si la chance a quelque chose à voir là-dedans. En tout cas, il est à l'hôpital.

Elle reprit son chemin comme si le fait qu'il ait daigné ouvrir la bouche avait suffi à dissiper ses craintes. Immobile, Louis regarda s'éloigner la tache grise qui disparut en haut de la côte. Il ne s'était pas senti aussi seul depuis longtemps.

René savait très bien où il était. Toutes ces questions qu'on lui posait à tout moment ne rimaient à rien. « Vous me reconnaissez ? Vous savez où vous êtes ?... Quel jour sommes-nous ?... Quelle heure est-il ?... » Il avait le sentiment d'être traité comme un enfant de trois ans. Pas la peine de lui faire un dessin, il savait bien qu'il était à l'hôpital. Il y avait l'odeur et les femmes en blanc, les piqûres et tout le tintouin. Pour le reste...

Le jeune médecin qui s'occupait de lui avait

## *Les demi-frères*

déclaré qu'il avait eu de la chance. René le voyait souvent. Il venait s'asseoir au bord du lit pour lui faire la conversation. Le médecin parlait, René lâchait quelques mots ; mais la plupart du temps, il se contentait de hocher la tête pour signifier qu'il comprenait. Cela avait l'air de faire plaisir au docteur Charpentier. Le blessé, adossé aux oreillers, trouvait qu'il parlait beaucoup trop fort et se demandait pourquoi il souriait tout le temps. Qu'y avait-il donc de si plaisant dans cette chambre et qui puisse lui procurer autant de bonheur ?...

Au début, quand il s'était réveillé, René s'était dit : « Je vais crever. Peut-être même que c'est déjà fait. » Il sombrait pour un rien dans une semi-inconscience, du seul fait de tourner la tête ou d'essayer de penser à quelque chose. Il n'avait pas mal ; il flottait, quelque part, dans un ailleurs qu'il aurait été incapable de situer.

De temps à autre il observait un attroupement au pied de son lit ; des gens qui chuchotaient entre eux comme s'il avait déjà levé les bottes. Aphasie, drainage intradural, syndrome de Bertchansky... René avait retenu presque tous les mots. Cela n'avait rien à voir avec un goût particulier pour le langage de la science médicale, mais il avait l'impression que dans sa tête il y avait beaucoup plus de place qu'avant. C'était comme si une espèce de chasse d'eau morbide avait tout lessivé, le bon comme le mauvais. Surtout le mauvais. S'il n'y avait pas eu cette vieille carcasse qui refusait d'obéir aux ordres, il aurait presque été enclin à penser que cela n'était pas plus mal. Repartir de zéro, c'était la vraie solution.



## *Les demi-frères*

Combien de gens auraient donné des fortunes pour oublier une existence qui n'avait pas tenu ses promesses...

Au cours d'une de ses visites et après avoir abordé quelques sujets anodins, le docteur Charpentier avait laissé entendre que les examens montraient une consommation trop importante de boissons alcoolisées. Il avait essayé d'en plaisanter avec son malade. Mais René n'était pas dupe. Le médecin n'avait pas parlé d'alcoolisme ; il avait dit : « Sevrage progressif. » En guise de réponse, René avait marmonné : « En tout cas, je ne boirai pas pour oublier ; j'ai tout oublié. »

C'était presque vrai. René, du moins, l'affirmait et semblait en être vaguement fier. Le médecin avait du mal à comprendre cette attitude. En général, la perte de mémoire avait plutôt tendance à susciter des crises d'angoisse chez ses patients. Dans le cas de René, elle semblait être vécue comme un soulagement.

Le soir avant de s'endormir, lorsqu'il ne restait que la petite lumière de la veilleuse et les ombres sur le mur devenu bleuâtre, René s'efforçait de sortir du puits au fond duquel il avait l'impression d'être tombé. Impossible de savoir depuis quand. Peut-être depuis des années, ou cinq minutes, comment savoir !... Il essayait de comprendre. Ce n'était pas facile.

Il fermait les yeux et laissait venir les images. Elles passaient à toute allure, se superposaient, se mélangeaient sans qu'il puisse en arrêter le défilement. Des gens, de dos pour la plupart, des maisons, des montagnes, de l'eau ruisselante, des couleurs...

## *Les demi-frères*

Lorsqu'il lui semblait reconnaître quelqu'un ou un endroit, il tentait de le retenir, de lui donner un nom, une date. Mais souvent c'était trop tard... Il l'avait presque, là, sur le bout de la langue, et hop ! Envolée la sensation réconfortante d'entrer en terrain de connaissance... Il ouvrait les yeux. C'était fini pour cette journée. Demain il aurait peut-être plus de chance. René cessait de lutter et retombait au fond du puits. C'était donc vrai, on pouvait perdre la mémoire ?...

Le médecin avait dit que les choses finiraient par se remettre en place. René aurait voulu pouvoir faire lui-même le tri de ce qui méritait d'être ramené à la surface.

Plus tard, dans les profondeurs agitées de son sommeil de drogué, survenait presque chaque nuit le visage d'une jeune fille. Un sourire timide et figé qui s'incrustait derrière ses paupières. Longtemps il préféra croire que c'était celui de l'infirmière.

« Monsieur Paul » enfila sa veste d'intérieur en soie lie-de-vin. D'un claquement de doigts, il congédia la jeune femme qui feuilletait un magazine, assise en tailleur au milieu du lit monumental. Il lui conseilla d'une voix douce d'aller s'habiller. Elle fit la grimace et sortit en tortillant des fesses, foulant de ses pieds menus aux ongles peints la descente de lit en peau de zèbre. Paul Teilhède suivit des yeux le balancement provocant jusqu'à ce qu'elle ait quitté la pièce.

« Bécasse », murmura-t-il entre ses dents.

## *Les demi-frères*

On ne pouvait pas tout avoir, l'intelligence ne faisait pas partie du marché.

Paul tira sur ses manches et ajusta son col. Il se regarda dans la grande glace qui couvrait presque entièrement l'un des murs tendus de velours rouge à larges rayures beiges. L'examen s'avéra satisfaisant. Il mettait en évidence le chemin parcouru depuis la maison natale du forgeron analphabète et de la couturière.

Paul Teilhède n'avait pas toujours eu cette apparence rassurante d'un petit monsieur bien comme il faut. La rondeur n'était venue qu'avec l'âge, même si pour ce qui est de sa taille, inférieure à la moyenne, il n'avait jamais rien pu changer. C'était son seul regret ; il se serait voulu grand et mince comme un acteur de western. D'un index court et potelé, le petit homme lissa ses sourcils, pour faire rentrer dans le rang quelques poils trop longs et récalcitrants. Cette double virgule noire qu'il teignait régulièrement faisait ressortir une calvitie prononcée, lisse et rose comme celle d'un homme d'église.

A le voir, on lui aurait donné le bon Dieu sans confession. On aurait eu tort. Tout au long de son existence, Paul Teilhède s'était appliqué à « avoir l'air ». L'air d'un brave homme, d'un être sensible et généreux, réfléchi, compréhensif et attentionné ; l'air d'un investisseur honnête, scrupuleux et compétent... Il n'était rien de tout cela.

Paul Teilhède choisit un havane dans le coffret recouvert de cuir. Il constata, contrarié, que la boîte n'en contenait plus que trois. Il faudrait penser à

## *Les demi-frères*

se réapprovisionner. Mais comment s'appelait donc cette grande gueule de marchand de biens qui traitait avec le Honduras ? Le nom ne lui revenait pas et Paul cessa de le chercher. La bouche en cul de poule, il humecta longuement le cigare avant de l'allumer au briquet argenté en forme de galet. Il souposa celui-ci un instant dans sa paume et le reposa sur la tablette de la cheminée. Il souffla une bouffée vers son reflet, resserra la cordelière de son vêtement et sortit sur le palier.

Un des employés l'attendait debout dans le hall. Paul descendit sans hâte le grand escalier, laissant glisser une main sur la rampe en savourant la jouissance de cette approche en surplomb.

— Bonjour, mon petit Franck.

Le visiteur se dandinait d'un pied sur l'autre, manifestement gêné d'être là, au milieu de ce décor luxueux quoiqu'un peu tape-à-l'œil.

— Bonjour, Monsieur Paul. Excusez-moi de vous déranger, mais il fallait que je vous parle.

— Bien sûr, bien sûr...

Paul hochait la tête, l'autre se trémoussait toujours, incapable de se lancer dans la requête qu'il avait pourtant longuement ressassée en venant ici.

— Alors voilà...

Paul souriait, encourageant, comme s'il comprenait et approuvait par avance. Franck se racla la gorge.

— ... Alors voilà... C'est au sujet de l'autre jour... Son employeur releva un sourcil interrogateur.

— Oui ?

## *Les demi-frères*

de ce suppléant qui longeaient maintenant le mur d'enceinte du château.

Franck se glissa par la brèche aux pierres éboulées. Après un large détour, il pénétra dans le bâtiment proche du chenil. L'observant derrière le grillage, les chiens ne manifestèrent aucune émotion à l'occasion de ces retrouvailles. Ceux qui étaient couchés dans la poussière ne daignèrent même pas se lever en le voyant apparaître.

Malgré l'obscurité qui régnait dans la petite maison aux volets clos, Franck se mouvait avec aisance dans l'espace exigü. Il avait partagé cette tanière avec Maurice pendant plusieurs mois. Il aurait pu la traverser les yeux fermés sans risque de se cogner aux pauvres meubles qui l'encombraient.

Très vite, ses doigts trouvèrent le fusil à pompe dans son étui, au-dessus de l'armoire. Lorsqu'il ressortit, ses poches étaient pleines de cartouches ; il tenait l'arme d'une seule main. Il se dirigea sans hésitation vers le bâtiment principal. Tout avait l'air calme, les chiens le suivirent du regard avec une totale indifférence. Il était trop tôt pour le repas, trop tard pour un départ de chasse.

Rufus le danois fut la première victime du carnage. Il eut le simple tort de se trouver là, en train de somnoler sur la terrasse. Cette paresse liée à son manque de flair congénital le fit passer sans transition de vie à trépas. Il ne se rendit compte de rien, comme à son habitude, et n'eut donc pas le temps de souffrir. Il en fut autrement pour les occupants de la grande demeure.

La détonation avait ébranlé les vitres des grandes

fenêtres et s'était répercutée au-dessus de la forêt environnante. Le silence qui suivit fut total. On peut supposer que toute activité s'interrompit momentanément dans les taillis et les sous-bois. Lorsque l'écho se fut dissipé, on entendit s'élever un hurlement lugubre en provenance du chenil. Quarante gueules pointèrent vers le ciel et autant de gorges entonnèrent un chant sinistre aux sonorités de sirène. Franck entra dans le hall.

Monsieur Paul descendait l'escalier à toute vitesse, essayant malgré les secousses de nouer la ceinture de sa robe de chambre. Il s'arrêta au milieu des marches en apercevant le revenant. Il ne lui fallut pas plus d'un dixième de seconde pour comprendre. Il entamait son demi-tour lorsqu'on entendit le claquement caractéristique du mécanisme qui amène une balle dans la chambre de tir. Il fit face. Avec un certain courage.

— C'est toi, Franck ?

L'intéressé ne répondit pas à la question idiote. Il fixait son ancien patron d'un œil vide, comme s'il avait pu voir le mur à travers le petit homme que le vacarme avait tiré du sommeil. Franck avait l'air d'un somnambule, mais la bouche du fusil remontait lentement vers la cible.

— Qu'est-ce qui te prend d'entrer ici avec une arme ? Allez, arrête tes conneries, pose-moi ça tout de suite. Tu m'entends ?

Mais justement, Franck n'avait pas l'air d'entendre. Monsieur Paul comprit qu'il n'y avait aucun espoir de négociation. Franck était passé de l'autre côté de la barrière qui sépare l'homme du dément.

## *Les demi-frères*

Avec une vivacité insoupçonnée jusqu'à cet instant, Paul Teilhède bondit vers le palier supérieur. La balle de gros calibre entra sous l'omoplate gauche et ressortit à peu près à l'endroit où l'on fixe une rosette de la Légion d'honneur. La tache rouge qui s'y forma aussitôt avait cependant à peu près les dimensions d'une assiette à dessert. Le corps de Monsieur Paul glissa sur les marches. Au passage de chacune d'entre elles, sa tête rebondissait avec un bruit mat. Mais il n'était déjà plus en mesure de ressentir la moindre douleur.

Franck enjamba le corps inerte et monta l'escalier. Des portes s'ouvrirent à l'étage. Trois coups de feu résonnèrent ensuite. Plus tard, le corps du meurtrier devait être retrouvé au milieu de la prairie, la moitié de la tête emportée. Le fusil était dans l'herbe à côté de lui. Quelques corneilles intrépides avaient commencé à s'intéresser à son cas. Depuis le début de la matinée, les chiens ne s'étaient plus arrêtés de hurler.

René n'avait pas bougé de sa chaise, tirée près de la cheminée, depuis des heures. Il n'avait pas cessé de caresser le sommet du crâne de la chienne, d'une main machinale, comme s'il ne s'apercevait même pas de ce qu'il était en train de faire. Assise à côté de lui, la tête reposant sur son genou, Diane n'osait pas bouger, de peur de rompre cette tranquillité qu'elle pressentait illusoire et fragile. Le plus jeune des deux maîtres était parti. Elle avait compris qu'on ne le reverrait pas de sitôt. Il ne restait que le plus

## *Les demi-frères*

vieux, qui était aussi celui qui proposait la plus grande diversité d'occupations distrayantes. René, le maître des grandes journées de chasse et des longues promenades dans la montagne. C'était aussi celui qui n'oubliait jamais de remplir sa gamelle. L'autre était parti avec cette jeune femme au parler bizarre, qu'on avait vue plusieurs fois à la ferme. Depuis leur départ, René semblait plongé dans une sorte d'hébétéude inquiétante. La chienne était bien incapable de deviner à quoi il pensait. Il continuait à lui gratter la tête. Elle commençait à se lasser de ces marques d'affection un peu contraignantes.

Les hurlements de la meute du château offrirent une diversion. Elle se glissa vers la porte, collant sa truffe contre le jour infime entre la pierre et le bois. A son tour, elle se mit à gémir. Doucement d'abord, puis de plus en plus fort. René mit un peu de temps avant de s'en rendre compte. Et soudain il entendit. Il se leva, ouvrit la porte et sortit sur le seuil. On aurait dit que tous les chiens du village et des environs unissaient leurs voix pour former ce chœur de lamentations déchirantes. Des quatre coins de l'espace brumeux montait une triste plainte. Lorsque, au bas de la côte, émergeant du brouillard, René distingua la lueur clignotante des gyrophares, il sut que le châtiment venait de s'accomplir. Il resta là longtemps, immobile devant la maison, légèrement de guingois à cause de sa mauvaise hanche, jusqu'à ce que le froid humide qui transperçait la laine de ses vêtements le fasse grelotter et l'oblige enfin à rentrer.

Bien plus tard, lorsque les gendarmes posèrent les



## Les demi-frères

scellés sur les grilles du domaine, le vieil homme était de nouveau assis sur sa chaise, près des cendres froides d'un feu que pour la première fois de sa vie il avait oublié d'alimenter.

## Epilogue

Deux ans se sont écoulés. La tuerie du château est encore dans toutes les mémoires. La population n'envie pas le nouveau propriétaire.

Au fond d'une mare, la dépouille de Maurice n'a pas été retrouvée. Personne ne soupçonne d'ailleurs sa présence. Et pourtant, au point où on en était, un de plus ou de moins !..

Pendant quelques jours, les journalistes ont investi le village. C'était la première fois dans l'histoire qu'on le découvrait à la télévision ou qu'on entendait son nom prononcé dans un poste de radio. Les villageois ont avoué que cela leur faisait un drôle d'effet. Ils auraient préféré qu'on cite leur commune pour d'autres raisons, mais se sont montrés quand même assez fiers, en fin de compte. Sauf bien entendu lorsqu'un présentateur a osé parler du village de « Venges le bien-nommé ». Tout le monde s'est accordé à dire qu'il ne fallait pas exagérer.

Ce crime horrible a éclipsé une autre affaire. Le procès de la Française de prospection n'a suscité que très peu d'intérêt dans la population locale. Un pro-

## *Les demi-frères*

cès tronqué, d'ailleurs. Plusieurs juges ont été successivement dessaisis de son instruction, et le dossier s'est réduit peu à peu, jusqu'à n'être plus qu'un scandale très ordinaire, à peine digne de figurer dans les nouvelles brèves des quotidiens.

Pour la forme, Louis a purgé une dizaine de mois de détention préventive. Il a finalement accepté de négocier. Ceux qu'il cherchait à atteindre n'ont été que très peu inquiétés. Tout est rentré dans l'ordre, au village comme ailleurs dans le pays.

Monsieur Paul n'a pas eu les funérailles auxquelles il croyait pouvoir prétendre. Seul maître Sinaeghel, dans une interview accordée à un magazine parisien, avait pris la peine d'honorer la mémoire du défunt. Mais, tout en se gardant bien de préciser qu'il avait eu la chance de quitter les lieux quelques heures avant les faits, l'avocat s'était servi de cette tribune comme prétexte pour fustiger un monde décadent, même plus capable de protéger ses meilleurs éléments, une société laxiste et veule, coupable, selon lui, par l'abandon des valeurs traditionnelles, des violences et des débordements qui ne manqueraient pas, dans un futur proche, etc., etc. L'article était passé presque inaperçu.

René n'a pas voulu s'installer au château. Il prétend que cela aurait été indécent. Louis n'a pas insisté. Ses tractations avec les parties adverses lui ont permis de récupérer une partie de sa fortune. Le reste est allé au fisc. Pour un peu d'argent, l'Etat lui aussi peut accepter de passer l'éponge.

Louis s'est fait une raison. Il a cessé de se prendre pour un redresseur de torts. Il a fait transformer

## Les demi-frères

presque entièrement l'intérieur du château. Certains pensent sans doute qu'il aurait été mieux inspiré de refaire sa vie sur une île paradisiaque d'un continent plus exotique. Ce n'est pas son genre. Il prétend qu'il n'a plus rien à cacher et qu'il est en règle avec son passé. Il a fait abattre le mur qui entourait la propriété.

Il a souhaité que les prairies du domaine soient vendues pour quelques bouchées de pain aux paysans du village. Il a conservé les quinze hectares du plateau des Sagnes, les abords de la cascade et une partie de la forêt.

René n'a rien changé à son mode de vie. On le trouve cependant plus serein. Certains prétendent même qu'il aurait cessé de boire. La chose n'est pas définitivement prouvée.

Dans quelques heures, Louis ira chercher Susan à la gare de Clermont. En dépit de ses multiples occupations, elle vient passer ici une quinzaine de jours. Ils ne se sont rien promis, ils n'ont pas fait la moindre allusion à l'avenir. Mais, au téléphone, Louis a eu cette formule : « Je crois que le meilleur moyen d'exorciser les démons du passé, c'est de vivre auprès d'eux, en essayant de les apprivoiser. »

A part ça, l'aîné des frères Karamazov est mort l'hiver dernier d'une bronchite mal soignée. Son cadet reste inconsolable.

BnF  
L&A



DANS LA MÊME COLLECTION

**Jean Anglade**

*Un parrain de cendre*  
*Le Jardin de Mercure*  
*Y a pas d'bon Dieu*  
*La Soupe à la fourchette*  
*Un lit d'aubépine*  
*La Bête et le Bon Dieu (essai)*  
*La Maîtresse au piquet*  
*Le Saintier*  
*Le Grillon vert*  
*La Fille aux orages*

**Sylvie Anne**

*Mélie de Sept-Vents*  
*Le Secret des chênes*

**Jean-Jacques Antier**

*Autant en apporte la mer*  
*La Croisade des Innocents*

**Marie-Paul Armand**

*La Poussière des coronas*  
*La Courée*

tome I *La Courée*

tome II *Louise*

tome III *Benoît*

*La Maîtresse d'école*

*La Cense aux alouettes*

*Nouvelles du Nord*

*L'Enfance perdue*

**Edouard Axelrad**

*Au fil du fleuve*

**Erwan Bergot**

*Les Marches vers la gloire*

*Sud lointain*

tome I *Le Courrier de Saïgon*

tome II *La Rivière des parfums*

tome III *Le Maître de Bao-Tan*

*Rendez-vous à Vera-Cruz*

*Mourir au Laos*

**Annie Bruel**

*La Colline des contrebandiers*

*Le Mas des oliviers*

*Les Géants de pierre*

**Michel Caffier**

*Le Hameau des mirabelliers*

*La Péniche Saint-Nicolas*

**Jean-Pierre Chabrol**

*La Banquise*

**Didier Cornaille**

*Les Labours d'hiver*

*Les Terres abandonnées*

*La Croix de Fourche*

*Etrangers à la terre*

*L'Héritage de Ludovic Grollier*

**Georges Coulonges**

*Les Terres gelées*

*La Fête des écoles*

*La Madelon de l'an 40*

*L'Enfant sous les étoiles*

*Les Flammes de la Liberté*

*Ma communale avait raison*

*Les blés deviennent paille*

**Yves Courrière**

*Les Aubarède*

**Anne Courtillé**

*Les Dames de Clermont*

*Florine*

*Dieu le veut*

*Les Messieurs de Clermont*

*L'Arbre des dames*

**Alain Dubos**

*Les Seigneurs de la haute lande*

*La Palombe noire*

*La Sève et la Cendre*

**Alain Gandy**

*Adieu capitaine*

*Quand la Légion écrivait sa légende*

*Un sombre été à Chaluzac*

*L'Enigme de Ravejoulx*

*Les Frères Delgayroux*

**Michel Hérubel**

*La Maison Gelder*

*La Falaise bleue*

**Denis Humbert**

*La Malvialle*

## *Les demi-frères*

*Un si joli village*

*La Rouvraie*

*La Dent du loup*

*L'Arbre à poules*

**Michel Jeury**

*Au cabaret des oiseaux*

**Louis-Jacques Liandier**

*Les Gens de Bois-sur-Lyre*

**Jean-Paul Malaval**

*Le Domaine de Rocheveyre*

**Jean Markale**

*Notre-Dame de la Nuit*

**Dominique Marny**

*A l'ombre des amandiers*

*Du côté de Pondichéry*

**Henry Nouillet**

*Sur la piste de Samrang*

*La Falourde*

*La Destalounade*

**Michel Peyramaure**

*Les Tambours sauvages*

*Pacifique Sud*

*Louisiana*

**Frédéric Pons**

*Les Troupeaux du diable*

**Claude Riffaud**

*Mékong Palace*

*La Crique de l'or*

*Rêve de Siam*

**Jean Rosset**

*Vir'vent*

*Les Derniers Porteurs de terre*

**Annie Sanerot-Degroote**

*La Kermesse du diable*

*Le Cœur en Flandre*

*L'Oubliée de Salperwick*

**Jean Siccardi**

*Le Bois des Malines*

**Jean-Claude Sordelli**

*La Dernière Saison*

**Jean-Michel Thibaux**

*La Bastide blanche*

*Le Secret de Magali*

*La Fille de la garrigue*

*Le Roman de Cléopâtre*

*La Colère du mistral*

*L'Homme qui habillait les mariées*

**Violaine Vanoyeke**

*Les Schuller*

*Le Serment des 4 rivières*

**Brigitte Vareil**

*Un village pourtant si tranquille*

*Les Yeux de Manon*

**Colette Vlérick**

*La Fille du goémonier*

*Le Brodeur de Pont-l'Abbé*

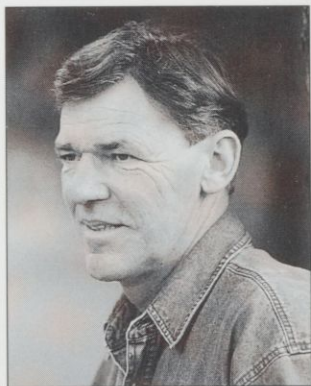
Cet ouvrage a été composé par  
Nord Compo (Villeneuve-d'Ascq)  
et imprimé par **Bussière Camedan Imprimeries**  
à Saint-Amand-Montrond (Cher)

Achévé d'imprimer en septembre 1999

N° d'Édit. : 6769. N° d'Impr. : 994110/1.  
Dépôt légal : octobre 1999.

*Imprimé en France*





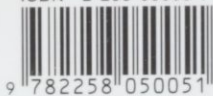
Après *La Malvialle*, *Un si joli village*, *La Rouvraie*, *La Dent du loup*, *L'Arbre à poules*, Denis Humbert nous livre ici un superbe polar noir de tendresse.

Dans un village d'Auvergne d'apparence paisible, René s'est peu à peu coupé du monde. Le retour de Louis, vrai-faux demi-frère, n'est pas de nature à lui simplifier l'existence.

Dans quelles circonstances a-t-il connu « Monsieur Paul », propriétaire douteux de ce château qu'on devine derrière son mur d'enceinte ? Et que cherche réellement cette jeune biologiste anglaise passionnée par la vie des renards ?...

Les réponses finiront par surgir d'un passé tragique qu'on pouvait croire à jamais enfoui dans les profondeurs du temps et des mémoires.

ISBN 2-258-05005-7



9 782258 050051

110 F

16,77 €

Prix France TTC

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 01665529 4

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.